

On a été accouché là... Dans ce ventre mou... Juste après l'utopie sociale de la danse des
nineties et bien avant « l'âge d'or » autoproclamé.
Juste des gosses... qui se vautraient dans la musique, dans la chambre, sur leur plumard,
avec tous les disques qui leur tombaient sous la main et qui survivaient à la maigre
profondeur de leur porte-monnaie.
Engloutissant l'anglais et le digérant grâce à Nirvana, Depeche Mode... Grâce aux
Smashing Pumpkins...
Qui ont appris à annoncer l'argot de Sheffield ou de Brighton avant de savoir conjuguer un
verbe irrégulier...
Qui se sont créés une mappe-monde fantasmée au fil des ajouts dans le meuble à Cds...

*Image touchante et dérangeante d'un gamin de treize quatorze ans, qui parle le plus sérieusement du
monde du Summer of Love et de Jeux de Rôles avec des gens de dix ans son aîné, lors d'un nouvel an
où il a été traîné par ses parents... Déroulante et dérisoire érudition de celui qui a plus lu de concerts
qu'il n'en a vus...*

Tirillé entre le besoin de conformation au groupe, et la compréhension de la singularité
de ses goûts, on s'adapte. On écoute de la soupe, un peu, histoire de boire au calice
des sociabilités de cours de récré.
Aux soirées entre potes, on se bat pour passer la musique.
on se pète le crâne.
on découvre Napster.
on grave des Cds.
Et un soir, on sort.

Une teuf, une free, un club, une discothèque de province ou une cave de centre-ville...
Un truc pas extraordinaire, si ce n'est qu'il aura marqué nos tympanes au fer rouge des
bourdonnements qui nous accompagneront en bien des débuts de semaine
amorphes.

Le gamin refait surface... On bombe le torse... comme si on avait toujours été là... alors
qu'on a les yeux écarquillés de celui qui découvre et qui reviendra.

Le bruit, les basses, les gens...
L'ivresse et la danse qui ne finissent pas...
Ce truc incompréhensible et immédiat qu'on prendra longtemps pour la liberté infinie de
l'hédonisme.

On danse du mercredi soir au lundi matin...
Où on peut...
Où on rentre ...
Boire . Draguer. Se battre. Danser...
Quarté gagnant dans le désordre de jeunes cons déjà contemporains.

Le gamin est toujours là, derrière, dans la chambre de nos cerveaux...

Il emmagasine...

Il commence à savoir aller chercher qui va le bercer, ces soirs où on a tellement dansé -complètement fait au milieu de ces petits coqs prétentieux et de ces nanas cocaïnées dont l'on regrettait alors qu'elles ne soient jamais pour nous...

Il cartographie pour nos nuits des trajets que les potes ne commencent plus trop à comprendre. Il choisit « où » et « à quelle heure »...

Il se gave d'histoire, de lieux, de genres et de styles... il commence -trop pur pour comprendre- à regarder de nos yeux-fenêtres les mécanismes de la nuit... la valse des videurs et des proprios, les licences qui se refilent et s'échangent...

Il nous fait voyager toujours plus loin, pour chercher ce-ux qu'il aime, durant des week-ends où on finit par s'écraser -semi-clochards célestes- sur un canapé qu'on connaît à peine...

On fait ça un temps.

On a plus de fric, mais plus la vie ou l'appétit pour continuer à imaginer que le week-end puisse être un Graal d'adultescent ...

Ne reste que le plaisir simple de s'amuser, de tenter de reproduire ce qu'on a aimé et qui nous a fait aimé ce vacarme... On prend du plaisir à faire danser les murs de pièces vides.

On fait ça...

Faire danser son mur,
sa bibliothèque...
ses gosses...

Ecoëurer ses parents qui cherchent à percevoir une arrivée trop précoce de la crise de la trentaine, alors que le mal s'est ancré, il y a presque vingt ans, quand on a écouté pour la première fois *Death to the Pixies*...

Le monde a tourné...

Les nerds devenus netocrates d'aujourd'hui sont vengés de la société. On a sanctifié les computers-clubs en se prosternant devant leurs algorithmes.

Si bien qu'un jour, par hasard, au détour d'un message,

On te propose de sortir le gamin de la chambre, et de l'emmener faire danser les murs
Ailleurs...